

Recherches sociographiques



Le temps et la fête dans la vie sociale

Denise Lemieux

Volume 7, numéro 3, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055319ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055319ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, D. (1966). Le temps et la fête dans la vie sociale. *Recherches sociographiques*, 7(3), 281–304. <https://doi.org/10.7202/055319ar>

Résumé de l'article

Le caractère social des catégories de temps et d'espace a maintes fois retenu l'attention de chercheurs appartenant à différentes disciplines. Halbwachs y avait fait large place dans ses travaux sociologiques. On pourrait également citer un grand nombre d'études d'histoire, de psychologie, de philosophie, de phénoménologie des religions et de littérature qui contiennent de riches analyses ou des observations permettant de cerner de plus près certains aspects de ces phénomènes.

L'angle particulier sous lequel nous avons abordé l'étude du temps social peut sembler nous éloigner de celui-ci. La fête qui constitue un moment privilégié de nos existences pourrait, à première vue, nous dé tourner des réalités quotidiennes et nous livrer des images de la vie sociale trop exceptionnelles et trop partielles pour être valables. Mais, en cela même qu'elle institue un temps particulier et extraordinaire, la fête se détache du temps quotidien et, par contraste, peut rendre mieux perceptibles les multiples composantes de la dimension temporelle de la vie humaine.

Dans cette perspective, nous avons cherché à dégager le sens et l'importance que garde dans nos vies le moment particulièrement privilégié de l'année que l'on appelle populairement « le temps des fêtes ». Pour éclairer notre analyse, nous esquisserons d'abord à grands traits le modèle théorique qui nous sert à poser le problème général du temps social.

LE TEMPS ET LA FÊTE DANS LA VIE SOCIALE

Le caractère social des catégories de temps et d'espace a maintes fois retenu l'attention de chercheurs appartenant à différentes disciplines. Halbwachs y avait fait large place dans ses travaux sociologiques. On pourrait également citer un grand nombre d'études d'histoire, de psychologie, de philosophie, de phénoménologie des religions et de littérature qui contiennent de riches analyses ou des observations permettant de cerner de plus près certains aspects de ces phénomènes.

L'angle particulier sous lequel nous avons abordé l'étude du temps social peut sembler nous éloigner de celui-ci. La fête qui constitue un moment privilégié de nos existences pourrait, à première vue, nous détourner des réalités quotidiennes et nous livrer des images de la vie sociale trop exceptionnelles et trop partielles pour être valables. Mais, en cela même qu'elle institue un temps particulier et extraordinaire, la fête se détache du temps quotidien et, par contraste, peut rendre mieux perceptibles les multiples composantes de la dimension temporelle de la vie humaine.

Dans cette perspective, nous avons cherché à dégager le sens et l'importance que garde dans nos vies le moment particulièrement privilégié de l'année que l'on appelle populairement « le temps des fêtes ». Pour éclairer notre analyse, nous esquisserons d'abord à grands traits le modèle théorique qui nous sert à poser le problème général du temps social.

SOCIÉTÉ ARCHAÏQUE ET SOCIÉTÉ MODERNE

Le temps et les types d'activités

Dans la société traditionnelle, nous pouvons déceler le lien dialectique entre une certaine forme de temporalité et un certain type d'action. Cette action utilise une technique très élémentaire qui est accompagnée d'empirisme dans les opérations à court terme et de recours à la tradition dans les opérations à long terme. Ainsi dirigées par la tradition, les principales phases de la vie sociale se déroulent selon un rythme cyclique et se modèlent plus ou moins sur les actes des ancêtres ou des dieux qui sont consignés dans les récits mythiques.

« Le mythe, écrit Mircéa Éliade, raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements. »¹ Le temps de l'origine, réactualisé par le récit du mythe, est le seul vrai temps et constitue un temps fort dans la vie de la collectivité parce qu'il recèle une force créatrice d'où les actes et les techniques tirent leur sens et leur efficacité. « Le temps écoulé entre l'origine et le moment présent n'est pas fort ni significatif... et pour cette raison on le néglige et on s'efforce de l'abolir. »²

La fête du Nouvel An dans les sociétés archaïques et traditionnelles marque ce retour au temps de la création. Malgré les variations de dates d'un groupe social à l'autre, « l'essentiel, est qu'il existe partout une conception de la fin et du début d'une période temporelle fondée sur l'observation des rythmes bio-cosmiques s'encadrant dans un système plus vaste, celui des purifications périodiques et de la régénération périodique de la vie. »³ Le rythme des phases lunaires et des cycles agraires a influencé l'élaboration d'une conception cyclique du temps : de même que la lune revient après sa disparition, tout phénomène recommence à son début à chaque instant. Cette conception s'oppose au temps linéaire de l'histoire et semble révéler une tentative de se préserver de l'usure du quotidien, de la force destructrice du temps. En faisant du temps de l'origine le seul vrai temps, l'homme recherche une protection contre la souffrance et tente de restaurer la plénitude de l'Âge d'or, assimilable à la quiétude de l'enfance.

Cette interprétation vaut plus ou moins pour toute fête traditionnelle. En effet, le temps de la fête est le temps mythique par excellence, époque où vivent et agissent les ancêtres divins. Dans sa théorie de la fête, Roger Caillois relève plusieurs constantes, telles que le rassemblement de participants nombreux, agités et bruyants ainsi que des excès de tous genres.⁴ Ces excès, comportant la levée des tabous sexuels et alimentaires, la suspension des règles sociales habituelles, ont pour fonction de rétablir le chaos d'avant la création du monde. Pour renouveler la société, on rétablit le règne du sacré.

La transformation des conceptions traditionnelles du temps et de l'espace semble s'être accomplie au sein de groupes sociaux qui, à cause de leurs activités commerciales, furent amenés à élaborer des mesures plus abstraites et plus précises que celles qu'offrait la vie routinière rythmée par les jours de fête et les changements de saisons. Nous laissons de côté cet aspect historique mais nous tenons à souligner l'existence d'un lien réciproque entre l'action et la temporalité dans cette mutation. Ce lien,

¹ Mircéa ÉLIADÉ, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, 15.

² *Ibid.*, 49.

³ Mircéa ÉLIADÉ, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1949, 85.

⁴ Roger CAILLOIS, *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1950.

nous le retrouvons lorsque nous examinons le type de temporalité des sociétés modernes. Le secteur de la technique s'est élargi, envahissant presque tout le champ de la vie sociale et surtout rompant ses liens avec un ordre symbolique qui conférerait un sens unique aux gestes les plus utilitaires. L'homme vit dans des univers multiples dont chacun a sa durée propre. L'usage de techniques dans chacun de ces univers vient fractionner l'action de telle sorte que celle-ci semble avoir comme caractéristique importante la discontinuité.

La fragmentation de la vie de l'individu, la prépondérance du temps mécanique sur le temps vécu, la discontinuité des univers sociaux, sont des défis posés à l'homme moderne et certains auteurs ont insisté sur les risques de ces nouveaux modes de vie. L'action ainsi divisée, le temps facilement calculé, permettent cependant de se détacher des conditions immédiates de l'existence pour concevoir l'avenir comme un champ de possibilités abstraites et non plus comme la simple reproduction du passé. Plusieurs facteurs peuvent venir limiter cette capacité de transformer l'avenir. Pour avoir prise sur son destin, il semble que l'homme doive pouvoir construire une image cohérente de son propre devenir ou de celui des sociétés dans lesquelles il vit. Certains univers mentaux créés par l'homme moderne semblent répondre à son besoin de trouver une signification et une certaine unité du monde éminemment discontinu dans lequel il a à vivre. Dans cette perspective, l'Histoire apparaît comme une recherche en vue d'expliquer le devenir des collectivités.

Sur un autre plan, la poésie nous semble une tentative pour reconstruire un monde intérieur au moyen de symboles. Tout comme le mythe faisait renaître l'âge d'or, « la poésie met le langage en état d'émergence. »¹ Parti à la découverte des mots, le poète remonte par la parole à la création du monde, aux commencements dont il ne connaît la plénitude qu'à travers une enfance réinventée. « L'enfance n'est pas une chose qui meurt en nous et se dessèche dès qu'elle a accompli son cycle. Ce n'est pas un souvenir. C'est le plus vivant des trésors et il continue de nous enrichir à son insu. Malheur à qui ne peut se souvenir de son enfance, la ressaisir en soi-même, comme un corps dans son propre corps, un sang neuf dans le vieux sang : il est mort dès qu'elle l'a quitté. »² Le risque du poète est de fuir ce monde quotidien qu'il habite, où l'unité est toujours à refaire. Comme tout homme moderne, il doit jouer sa destinée entre ses rêves et le monde à construire, vivant un difficile équilibre, cherchant à recréer la fête par son chant.

Historiographie, mythologie plus ou moins diffuse de la culture de masse, poésie et littérature, semblent, selon des modalités différentes, cons-

¹ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Paris, P. U. F., 1958, 10.

² Franz HELLENS, cité par Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, P. U. F., 1960, 117.

tituer des ensembles que l'homme construit pour retrouver une certaine cohérence à ce monde que ses actes morcellent à l'infini.¹ Sous un certain angle, ces ensembles constitueraient des idéologies au même titre que les idéologies politiques.²

La fête ancienne et la fête moderne

La fête qui, dans la société ancienne était l'expression du temps mythique, sera profondément modifiée par les changements dans la société, c'est-à-dire dans la structure des actions et de la conscience des hommes. La fête traditionnelle était l'expression collective d'un retour au temps mythique ; elle était une expérience de plénitude où la totalité était réintégrée, où l'âge d'or était rétabli. Elle traduisait la structure sociale des groupes dont elle renouvelait la cohésion et donnait leurs sens aux actes quotidiens. Dans la société moderne, de tels rassemblements sont difficiles. La société globale s'est agrandie en devenant plus complexe et en rendant de plus en plus impersonnels les contacts avec les individus. Les relations personnelles se réalisent difficilement en dehors de groupes restreints. Les divisions de la société sont multiples : divisions sociales, divisions entre vie de travail et vie de loisir, division entre vie publique et vie privée. Ces multiples divisions et le développement de la technique morcellent l'existence sociale et individuelle et rendent difficile la perception de la signification totale de la vie. Cette signification nous est livrée en des secteurs partiels devenus le refuge du sacré et constituant des « vécus parallèles à la vie empirique. »³

La fête exprimait une totalité dans une société où la totalité était vécue de façon immédiate et où les conduites émergeaient plus ou moins des rêves ou des mythes. Elle perd sa dimension collective lorsque la société se diversifie, lorsque la technique brise les mythes et éloigne les rêves. Constatant l'appauvrissement des fêtes collectives dans la vie moderne, Roger Caillois montre comment, pour chaque homme moderne, ce qui se présente comme un absolu constitue le foyer du sacré.⁴ En même temps, les diverses fonctions de la fête sont éparpillées dans des activités nouvelles. La séparation entre les périodes de travail et les loisirs remplace ce rythme entre fête et travail. Les rassemblements qui subsistent réunissent des

¹ Fernand DUMONT, « La sociologie comme critique de la littérature », *Recherches sociographiques*, V, 1-2, janvier-août 1964, 233-237.

² *Ibid.*, 235 : « Les idéologies politiques qui se multiplient en notre temps ne sont-elles pas aussi des sortes de mythologies empiriques ? Faute de pouvoir puiser ses justifications dans un temps privilégié et superposé à l'existence empirique, l'homme doit construire avec des éléments de cette dernière les définitions de la situation requise pour ses engagements dans l'histoire. »

³ L'expression est de Fernand Dumont dans son enseignement de théorie sociologique systématique.

⁴ Roger CAILLOIS, *op. cit.*, 170-171.

spectateurs qui ont l'illusion de la participation.¹ Quant au besoin de renouveau, il est exploité et orienté vers des changements des modèles de consommation dans tous les domaines.

Dans ce contexte, la fête traditionnelle subit des profondes modifications ou elle disparaît. Reprise par certains groupes religieux, politiques ou économiques, elle ne se transmet plus uniquement par la tradition, sinon au sein de petits groupes. L'ensemble des moyens de communications de masse en diffusent divers éléments. La fête se retrouve dans la vie privée tandis que ses composantes publiques deviennent des éléments de la vie économique ou de la culture de masse. De toute façon, la fête ne constitue plus un temps homogène et le lien est toujours à refaire entre les divers éléments qui la constituent.

La fête contemporaine diffère donc de la fête de jadis par son contenu et sa signification. Dire de celle-ci qu'elle était authentique et de celle-là qu'elle est factice ne rend compte du sens ni de l'une ni de l'autre. Nous nous sommes donc posé la question : « Que signifient les fêtes transformées ou modernisées ? Que signifient-elles pour les hommes qui les vivent ? » Parmi toutes les fêtes qui scandent la vie contemporaine, nous avons retenu la période qui entoure Noël et le Nouvel An. Ces deux fêtes donnent lieu à des célébrations variées et se prêtent plus aisément que d'autres à des comparaisons entre le passé et le présent.²

LA FÊTE RÊVÉE

Dans les entrevues et les textes que nous avons recueillis, on retrouve, par delà les regrets et les souvenirs submergeant la réalité, les morceaux de la fête rassemblés ou épars, vécus ou rêvés. À notre tour, nous les avons rassemblés, cherchant leur signification et nous laissant parfois prendre au piège de cette rêverie.³

L'arbre de Noël

Parmi la kyrielle d'objets et d'images qui sont symboles de la fête, l'arbre de Noël se tient au premier plan :

« L'arbre de Noël chez nous, c'est le plus vivant symbole de fête présent dans la maison. Ça remplace les fêtes de famille qu'on n'a pas. Il y a au moins ça, l'arbre, qui donne un air différent, qui en fait une époque différente de l'année. »

¹ Lewis MUMFORD, *Technique et civilisation*, Paris, Éditions du Seuil, 1950, 261-265.

² Notre enquête a été conduite en 1963-1964 auprès d'étudiantes âgées d'environ dix-sept ans, originaires de la ville de Québec, de petites villes ou d'un milieu rural. Vingt-six ont répondu par écrit à la question : « Que faites-vous pendant le temps des fêtes et qu'est-ce que cette expression « temps des fêtes » évoque pour vous ? » En outre, nous avons pu recueillir vingt-cinq entrevues et une trentaine d'autres textes libres qui devaient répondre aux questions : « Imaginez un dessin représentant le temps des fêtes » ou « Imaginez un temps des fêtes idéal ».

³ Tous les textes cités sont tirés de notre documentation recueillie en 1963-1964.

Un arbre dans la maison, c'est étrange et beau. C'est la nature qui impose sa présence :

« . . . on est mieux de garder les arbres naturels ; on peut prendre un petit bouleau ou n'importe quoi pour faire un arbre, c'est pas nécessaire de prendre un sapin. »

Oublier l'arbre de Noël, c'est presque un sacrilège :

« Maintenant on est plus vieux, ça nous impressionne moins. Mais si on avait un arbre artificiel dans la maison, on serait bien déçus. On tient encore au vieux sapin. »

C'est presque une personne qui revient, que l'on accueille et que l'on fête :

« Pas d'arbre de Noël, c'est comme une maison inhabitée. »

C'est une joie pour les yeux et pour le cœur de savoir que dans chaque maison il y a un arbre de Noël, que dans chaque maison il y a la fête :

« Hier je suis allée chez des gens, et il n'y avait pas de sapin. Je me disais, moi, si j'étais ici, j'oublierais que c'est Noël. C'est mesquin peut-être de s'attacher à un arbre pour Noël, mais peut-être que ce sont des souvenirs d'enfance. »

Et puis, il y a les sapins illuminés dans la ville, la lumière sortie des maisons, rassemblée en gerbe comme un signe dans la nuit. Une petite fille ne se trompe pas et bien que les sapins aux « couleurs mélangées », « ça fait plus fête », l'arbre à la porte de la maison c'est l'image de l'autre, du vrai. Ce n'est pas la fête, c'est le signe de la fête :

« Celui qui est dehors, quand on s'en revient de l'école ou qu'on sort, il est là ; c'est pas pareil à celui qui est dans la maison ; lui, il y a le piano, le salon, tout ensemble. »

Signe de la fête, il est présence de la nature dans la fête, présence de la campagne, il fait rêver « au vrai Noël » :

« La campagne avec tous ses sapins concourt à intensifier cette vraie atmosphère de Noël. »

Assez souvent, l'arbre annonce l'arrivée du temps des fêtes :

« on se croirait au mois de novembre, mais je me dis que quand l'arbre va être là ! »

et Marie regrette de n'être pas allée le chercher avec ses parents :

« parce que, quand on choisit cet arbre-là, ça nous met encore plus dans l'idée que Noël approche ».

C'est un charme du vrai sapin que d'être choisi :

« La joie d'aller le chercher, à part ça ! Rien qu'aller le chercher et le rentrer dans la maison, c'est amusant. »

Son arrivée met la maison à l'envers. On finit par le planter dans un coin et toute la famille l'examine, le respire. On le compare avec celui de l'an passé mais quand ses branches s'inclinent sous les merveilles, on le reconnaît. Son odeur imprègne la maison qui s'efface devant l'arbre, devant la nature et le rêve. Ses branches s'inscrivent dans cette longue chaîne des Noël passés et son étoile relie le ciel à la terre. Il rétablit les secrètes affinités de l'homme et de la nature ; les arbres ont tissé les liens de la forêt sur la ville. Dans un paysage imaginé pour représenter Noël, on a mis une forêt à la neige :

« Je ne crois pas que j'aurais mis de maison ; je crois que la forêt parle par elle-même beaucoup plus que des maisons qui bloquent notre idée parce qu'on s'attache trop à quelque chose de concret. »

La décoration de l'arbre est un acte quasi-rituel. On précise qui le fait :

« On va le faire ce soir ; on se met tous ensemble. Pas d'arbre de Noël, ce serait ennuyant. Une année, on n'en a pas fait et on s'est ennuyé ! Mon père ne venait pas cette année-là. Mon père, ce qu'il aime, c'est faire l'arbre. »

« Papa est en train d'installer un arbre dehors sur la galerie . . . Moi ce que j'aime, c'est mettre les fils d'argent, parce que, quand on prend une branche et qu'on les met, on sent qu'on progresse. »

Faire l'arbre, c'est s'acheminer doucement vers Noël :

« Toujours, on fait un arbre de Noël. Mon père est aussi enfant que nous autres là-dedans et puis chaque fois, c'est celui qui arrivera le premier à la maison pour faire la crèche . . . Du temps que j'étais pensionnaire, j'arrivais le 23 décembre à peu près ; mon père n'avait pas fini de faire l'arbre de Noël. Alors on s'unissait, ça commençait. »

Enfin, dans la nuit de Noël, l'arbre est au centre d'un autre rite : le dépouillement de l'arbre de Noël. Il est alors le gardien des surprises :

« Aussitôt, je me dépêche d'aller voir l'arbre et les cadeaux déposés au pied. »

Lié aux cadeaux, il est aussi lié aux enfants :

« À notre retour de la messe de minuit, ce serait le dépouillement de l'arbre de Noël ; il y aurait beaucoup de cadeaux. Mais le dépouillement de l'arbre de Noël ne serait pas complet s'il n'y avait pas d'enfant. »

« Eux ne changent pas, ils sont toujours les mêmes, chantant et dansant sous le sapin aux cadeaux. »

Il est présent au réveillon :

« Tout d'abord, on est tous ensemble, on allume les chandelles, on garde seulement une lumière dans la pièce et puis l'arbre de Noël ; ça fait plus de lumière. »

Et le lendemain, et les jours qui suivent, il assure la réalité de ce qui s'est passé :

« Moi, je me lève plus à bonne heure que les autres, alors je vois tout ça. Ça me fait penser que c'est encore Noël ; les cadeaux sont encore tous là, l'arbre de Noël. »

Puis vient la fin du temps des fêtes :

« C'était toujours moi qui défaisait l'arbre de Noël le 7 janvier, avant de retourner au collège ; alors, quand on sort l'arbre de Noël dehors, c'est fini le temps des fêtes. »

Défaire l'arbre, c'est mettre Noël dehors et c'est toujours un peu triste :

« C'est papa qui défait l'arbre. C'est la grosse corvée du temps des fêtes ; tout le monde est là pour le monter mais pas pour le défaire. »

Le sapin desséché perd ses parures et ses aiguilles et il traîne quelques jours, couché dans la neige. Les enfants s'en emparent parfois pour jouer avec lui comme avec un vieil ami. Le premier jour, on ne reconnaît plus la maison. On dirait que les murs se sont rapprochés, et puis, tout redevient comme avant.

En glanant ici et là des réflexions sur l'arbre de Noël et en les regroupant, nous avons essayé de faire apparaître un ensemble de significations possibles sur le symbole. L'arbre nous est apparu comme un symbole privilégié du temps. D'abord, en ce sens que sa présence coïncide avec celle de la période de Noël et que les significations qu'on projette sur lui varient selon le moment particulier des temps de Noël auquel il est associé : le début, le milieu ou la fin. D'autre part, l'arbre sert de médiateur entre le présent et le passé. Il est unique dans le temps mais il renvoie aux arbres de Noël de chaque année, on dirait presque de chaque enfance. Il vit d'une vie mystérieuse que n'épuise pas le moment présent mais qui s'enracine au plus profond de la mémoire.

De façon plus générale, l'arbre est un symbole grâce auquel la signification du temps cyclique se transforme ou se complète par une signification de progrès.¹ Il semble inciter à rêver une fois de plus à un devenir dramatique... « L'optimisme cyclique paraît renforcer l'archétype de l'arbre, car la versatilité de l'arbre oriente d'une manière irréversible le devenir et l'humanise en quelque sorte en le rapprochant de la station verticale significative de l'espèce humaine. Insensiblement, l'image de l'arbre nous fait passer de la rêverie cyclique à la rêverie progressive. »² Gilbert Durand parle de l'arbre comme d'un symbole messianique.

Quelle que soit l'origine de cette coutume de l'arbre de Noël et quoi qu'on la relie plutôt à l'aspect profane de la fête, il nous semble que peu

¹ Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, P. U. F., 1963, 365.

² *Ibid.*, 365.

d'objets réussiraient mieux à symboliser Noël à l'intérieur d'une liturgie qui se veut elle-même cyclique et progressiste. Arbre de Noël, point de repère que l'on reconnaît au terme et au commencement de chaque année, mais qui oriente nos pas sur une voie nouvelle, — sorte de halte qui permet de regarder en arrière, de faire le tour de la maison pour y découvrir une étoile, au sommet d'un arbre, qui fait signe de repartir.

L'étoile et la lumière

Il est d'autres symboles qui, sans être aussi présents, sont des foyers privilégiés de cet univers où s'élaborent des rêves sur Noël. Nous avons choisi un texte décrivant un dessin sur le temps des fêtes. Il constituera un nouveau point de départ dans notre enquête des symboles de Noël :

« Une étoile, un enfant modestement vêtu, un ciel bleu, de la neige. L'enfant est blond, les cheveux en mèches sur le front, il a de très grands yeux foncés. Debout dans la neige, les mains derrière le dos, il regarde l'étoile brillante et pure. Et, semble-t-il, dans toute la puissance de cette étoile, il cherche à découvrir tout le mystère de l'Incarnation. »

Ici, plusieurs symboles sont intégrés dans un dessin à la fois simple et vaste : immensité d'une étendue de neige, d'un ciel bleu, du regard ; chemin infini qui va des yeux de l'enfant à une étoile, chemin qui va de l'étoile à une autre petite lumière, à une petite tête blonde, — ou d'un enfant à un autre enfant, puisque l'étoile contient tout le mystère de l'Incarnation. Debout dans la neige, l'enfant regarde l'étoile brillante et pure. Il y a un parallèle, ou plutôt il y a appel des images de l'étoile à l'enfant. Il n'y a pas identité dans la signification, car l'enfant a l'attitude de faiblesse. C'est lui qui lève la tête vers le ciel : « les mains derrière le dos, il regarde l'étoile . . . et dans toute la puissance de cette étoile, il cherche à découvrir le mystère . . . ». Tous les éléments de ce texte se retrouvent, dispersés, ailleurs. Avant d'en poursuivre l'étude, rappelons que Gilbert Durand souligne l'isomorphisme des images de l'œil, de la vision et de la lumière, et de la transcendance divine. Il cite cette phrase de Bachelard : « C'est la même opération de l'esprit humain qui nous porte vers la lumière et vers la hauteur. »

Un autre texte sur Noël ressemble étrangement au premier :

« De temps en temps, par les fenêtres des maisons, on voit briller deux petits yeux qui semblent interroger le ciel et les étoiles. »

Assez souvent, on attribue à l'étoile une signification religieuse, par exemple dans un dessin de Noël où l'on évoque une maison retirée à la campagne et un grand feu de foyer. On y ajoute « une étoile pour souligner

l'aspect religieux. » L'étoile est demeurée un signe dans le ciel. Elle se joint à l'enfant. Petite lumière, elle annonce le soleil :

« Au-dessus de la crèche scintillerait une immense et belle étoile dorée qui montrerait que ce petit être est ce qu'il y a de plus grand sur cette terre. »

La lumière est présente de multiples façons et elle est liée à la joie. Pour signifier la joie et la nostalgie,

« . . . j'aurais mis de la lumière dans le ciel et quelque chose de sombre dans la neige. »

« Noël, c'est la gaieté qui arrive, premièrement parce que la famille se retrouve et, deuxièmement, parce qu'il y a de la lumière. »

Les lumières, on les retrouve partout dans tous ces « sapins illuminés », ces « maisons illuminées », ces « églises rayonnantes » et aussi dans les rues. « Pour ce temps, toutes les principales rues sont toutes lumineuses. » — « Dans les grands magasins, on a installé des lumières éblouissantes et des cadeaux que l'on peut offrir . . . Et que dites-vous de ces sapins illuminés que l'on rencontre partout ? » — « Les vitrines des magasins scintillent en ces jours de fêtes. »

Comme les anciens allumaient des feux au solstice d'hiver, les marchands incendient la ville, font rutiler les objets pour dérober aux humains ce désir de lumière qu'ils portent en eux. Heureux ceux qui en font une source de joie, qui transforment la lumière en cadeau.

« Il y a un aspect commercial, mais il ne faut pas dédaigner tout ça ; c'est une façon d'extérioriser notre joie, toutes les lumières . . . »

« C'est justement trop commercial. Chez nous, c'est pareil, sauf que c'est une atmosphère plus familière qu'ici parce que c'est ma ville. Je connais, par exemple, telle maison. Je la vois illuminée, alors ça a un peu plus de signification qu'ici. »

Les lumières sont descendues dans les rues, mais elles sont aussi entrées dans les maisons.

« On a toujours un feu de foyer . . . Et pendant le réveillon, on éteint toutes les lumières et c'est seulement les chandelles et le feu de foyer. »

Au cœur de l'hiver, la lumière est née et même la neige n'est pas celle des jours ordinaires.

La neige

« J'ai toujours vu Noël comme ça, à la campagne dans la neige. »

Que la neige soit associée à nos images de Noël, cela va de soi. Mais ce n'est pas n'importe quelle neige. Parfois, il s'agit d'« immenses étendues de neige, » d'un paysage évoquant la paix, l'immobilité. Mais presque

toujours, c'est une neige en mouvement, une neige très lente, qui vient du ciel comme une promesse.

« Ce soir, ça avait l'air de Noël, il y avait une petite neige douce. »

Dans cette « petite neige » de Noël, il y a des images de paix, de douceur et de pureté. La neige, évoquée dans je ne sais combien de textes ou d'entrevues, est toujours une neige légère :

« Une neige fine ajouterait une note de gaieté. »

« Je mettrais de nombreux sapins verts et je ferais tomber du ciel de gros flocons de neige parce que la neige est un présage de gaieté et de joie. »

Ce qui est particulier à ce symbole, c'est qu'il est associé à un moment précis, celui qui précède ou accompagne la messe de minuit :

« Noël commence par la messe de minuit, les maisons sont toutes illuminées, il tombe une petite neige. »

Les flocons deviennent des étoiles :

« . . . puis on se rendait à la messe de minuit en carriole. Que c'était agréable d'entendre les grelots tinter ; de petites étoiles de neige viennent se poser sur nous. »

Cette neige petite, douce, blanche qui tombe et qui se pose partout juste avant la cérémonie, est une forme symbolique de purification. « Cette eau lustrale par excellence qu'est la neige purifiée par la blancheur comme par le froid. »¹ Quoi d'étonnant que l'on fasse presque un rite de cette lente descente des blancs flocons juste avant la messe de minuit.

« Quand il n'y a pas de neige du tout, c'est pas pareil, c'est un Noël pas comme les autres. Maman m'a dit qu'il y a 9 ou 10 ans, ou à peu près, il n'y avait pas de neige, le 24 décembre, il n'y avait pas de neige du tout. Et puis, pour la messe de minuit, il y avait une petite couche de neige partout. »

Par ses diverses significations, l'image sert de médiation entre différents univers. Aussi, la neige est associée à la campagne comme au lieu du « vrai Noël ».

« Pour le temps des fêtes, j'aimerais être transportée à la campagne, où il y aurait beaucoup de neige. »

La neige étend la signification de Noël à l'hiver puisque, dans notre pays, hiver et neige sont synonymes.

« Noël, c'est la paix de l'hiver. C'est la neige, l'air pur, le froid qui pique les joues, le nez, les mains . . . »

¹ *Ibid.*, 180.

Même si la neige n'est pas présente dans tous les « vrais » Noël's à la campagne, elle est un des symboles possibles qui sert de pont entre le réel et le rêve. Enfin, la neige, symbole de pureté, appelle les symboles de l'enfance. Ceci est illustré dans des textes où l'on passe de l'un à l'autre :

« Je mettrais des cloches qui expriment le jour, des flocons de neige qui tombent, ça exprime la joie ; si je fais une crèche, je mettrais des enfants qui assistent à cette naissance, parce que l'enfant porte en lui la pureté et la candeur. »

Ce lien avec l'enfance explique aussi les attributs conférés à la neige : petite, douce, légère, elle est elle-même symbole de l'enfance. Noël, par de multiples aspects, est la fête des enfants : fête des cadeaux, fête de l'Enfant-Dieu, fête du retour à la famille.

Images de la mère

Par là, nous sommes ramenés à des symboles qui évoquent des images de la mère. Il s'agit de l'église, de la carriole, de la maison, souvent réunies dans les mêmes textes et décrites à l'aide d'adjectifs qui viennent en accentuer la signification de chaleur, d'intimité.

Dans une analyse des symboles de l'intimité, Gilbert Durand montre qu'il y a un isomorphisme du retour, de la mort et de la demeure.¹ Faisant une étude systématique des contenants par rapport à deux pôles psychiques, « ces deux bornes fatales de la représentation que sont le sépulcre et le ventre maternel, » il évoque la caverne-maison, à la fois abri et sépulcre. Au passage, il indique le symbolisme de l'église chrétienne, « qui a su admirablement assimiler la puissance symbolique de la grotte, de la crypte et de la voûte. Le temple chrétien est à la fois sépulcre-catacombe ou simplement reliquaire tombal, tabernacle où reposent les saintes espèces, mais aussi matrice, giron où se réenfante Dieu. » Plus loin, il souligne le caractère féminin de la demeure, de la chapelle. La maison, c'est le ventre maternel, elle est toujours image de l'intimité reposante. De la même façon, le lieu sacré est un lieu fermé, c'est un refuge. »

Parmi les symboles de l'intimité, il y a la barque, qui est une demeure sur l'eau. Dans la conscience moderne, on rencontre un substitut de ce symbole dans celui de l'automobile « équivalent, en tant que refuge, abri, de la nacelle romantique ». La carriole, élément important des rêves de Noël, nous semble relever du même symbolisme. À tous ces objets, il faudrait peut-être ajouter les cadeaux qui, par leur caractère de secret, d'enveloppement, pourraient relever d'un même thème.

Tout d'abord, l'église et la carriole se retrouvent parfois dans le même contexte. On pourrait attribuer la ressemblance de certains rêves sur

¹ *Ibid.*, 251-273.

Noël à la prolifération des clichés du temps des fêtes. Mais, que les mêmes « clichés » se retrouvent organisés à peu près de la même façon, ceci peut au moins nous étonner. Voici pourtant deux textes décrivant un dessin imaginaire sur Noël :

« Paysage représentant des gens se dirigeant vers l'église pour la messe de minuit, le soir de Noël. Je dessinerais une église, tapie au pied d'une petite colline. Je dessinerais sans doute une carriole blanche à l'entrée de l'église. Mon paysage y serait fait de manière à laisser voir qu'il neige et que la lune se reflète sur celle-ci. J'ajouterais peut-être des notes pour montrer qu'il y a des chants de joie s'échappant de l'église. »

Cette carriole blanche fait figure de berceau. Sa couleur évoque la neige, autre symbole de l'enfance, tandis que la lune vient accentuer le caractère maternel de ce paysage où l'église est blottie au pied d'une « petite colline ».

« Je dessinerais une église illuminée, avec des gens qui viennent à la messe de minuit en carriole. Le fond du dessin serait bleu foncé pour le haut, avec une lune et des étoiles, et pour le bas, il serait blanc. Une neige fine ajouterait une note de gaieté. »

Ce texte s'apparente de très près au précédent. Il s'y ajoute de la lumière, celle des étoiles et celles qui s'échappe de l'église, comme la musique dans le premier cas.

Dans les entrevues, on a exprimé le désir d'entendre la messe de minuit dans une petite église :

« La naissance de Notre-Seigneur, d'abord, c'est tellement fantastique, surtout si on a la chance d'avoir une messe de minuit dans un endroit petit. »

Ou encore, on aimerait une église pauvre, une église ancienne. Ceci est cependant difficile à trouver, « parce que ces églises sont toujours petites ». Voyons aussi ce dessin :

« La route serait longue et blanche. J'ajouterais des arbres enneigés, d'autres maisons illuminées. Dans ce paysage blanc, j'ajouterais d'autres personnes qui s'acheminent vers la petite église qui paraît peu mais qui est vraiment le centre d'attraction. »

Dans cette description, il y a coïncidence entre la demeure et le centre du lieu sacré : petite église parmi les autres maisons illuminées, et pourtant, centre vers lequel convergent tous les chemins.

Ailleurs, l'église devient une boîte :

« Les églises sont rayonnantes. Elles sont comme une boîte à musique qui ne s'arrêterait jamais de jouer. »

Cette phrase d'une adolescente exprime avec bonheur ce que plusieurs informatrices évoquent, en parlant des églises ou des maisons illuminées d'où s'échappe la musique, ou en parlant des cœurs remplie de joie. La

boîte à musique, où l'on trouve la petite joie de chaque jour, s'est spontanément offerte à l'imagination pour exprimer la joie de cette nuit, la plénitude de cette joie, puisque c'est une boîte à musique qui ne s'arrêterait jamais de jouer.

Une dernière citation résume nos propos sur l'église et nous propose un nouveau symbole sans le nommer :

« Les cloches de l'église résonnent dans une invitation joyeuse . . . de joyeux grelots résonnent dans la nuit ; tout le monde s'achemine vers l'église pour la messe de minuit. »

Le son des grelots d'une carriole invisible répond à celui des cloches de l'église. La carriole est le foyer d'un grand nombre de rêves inspirés par Noël. Nous n'en finirions pas de citer les textes ou les entrevues qui en font mention :

« J'aimerais une route de campagne, une carriole, et puis un cheval, de la neige, de la forêt, des arbres, des sapins . . . »

On rêve d'un Noël à l'île d'Orléans :

« . . . dans une maison, au fond d'un champ ; la maison aurait une vue sur la mer. Et là, j'irais à la messe de minuit dans un ancien berlot. »

Les images d'isolement, de refuge, se regroupent de façon étonnante : l'île, la maison au fond d'un champ, la mer. On parle finalement d'un ancien « berlot » qui, dans un autre cas, devient une « berline » :

« Un dessin qui représenterait le temps des fêtes pour moi, ce serait la berline avec le cheval, la couverture de fourrure, tous les cadeaux en arrière, un tas de paquets, puis les grelots qui sonnent ; puis on rencontre des amis, on va à la messe de minuit et ensuite on se dirige quelque part à la maison paternelle, on offre des souhaits, on échange des colis ; ce serait pour moi le Noël idéal, le vrai, près de la nature, à la campagne ; le paysage de campagne, une berline ou encore un traîneau avec . . . »

Une question maladroite de notre part est venue interrompre le fil de cette rêverie où les images enveloppantes s'appellent l'une l'autre : berline, couverture de fourrure, cadeaux, maison. La carriole, même si elle évoque l'hiver, est bien une image de blottissement. On y est doublement entouré, comme le souligne cet autre rêve :

« Vers 11:30 heures, tous partent avec leurs plus beaux habits et leur gros capôt de poil, car dehors il fait très froid. Tous montent dans leur carriole, se couvrant les pieds et les jambes avec de chaudes couvertures de laine . . . Une petite neige fine tombe sur nos têtes . . . les campagnards arrivent à leur petite église. »

Ces images d'antan surprennent dans des récits qui débutent en décrivant ce qu'est le temps des fêtes pour une étudiante du xx^e siècle.

« . . . La veille de Noël répondrait à mes désirs si, par un soir enneigé, je pouvais faire de la carriole avec quelques amis. »

« Et l'apogée de tout — un événement tant rêvé — un *sleigh ride* avec tout son enchantement. »

Le terme de *sleigh ride* est assez irritant après des mots charmants tels que carriole, berline, berlot, traîneau. Peu importe, il vient nous rappeler une forme de divertissement que le citadin aime pratiquer l'hiver, une douce illusion qui lui fait abandonner pour une heure sa rapide et chaude voiture pour un antique traîneau qui a parfois perdu ses skis et roule péniblement dans la ville, tiré par un vieux cheval.

Quoi qu'il en soit, si l'on avait à reconstruire le mythe à l'aide d'éléments épars des Noëls rêvés ou vécus, la carriole serait certes un élément privilégié du « vrai Noël », « du temps où nos grands-pères allaient à la messe de minuit en carriole, » du temps de la naissance. Le véhicule qui mène à l'église, la blanche carriole à l'entrée de l'église, est aussi l'humble berceau, près de la mère.

La maison fait également partie de ces rêves :

« J'aimerais passer un Noël en montagne dans un chalet, avec la tranquillité et la paix. Seule, ou disons, avec quelques amis. La messe de minuit dans une chapelle. Une place la plus retirée possible, loin de tout bruit. »

Ici, on a choisi la petite église et la petite maison, la chapelle et le chalet, le refuge en montagne.

« Si j'avais à choisir l'endroit propice pour passer de belles vacances de Noël, sans hésiter, je demanderais, un petit coin retiré dans la nature ; en d'autres mots, une campagne — la campagne avec tous ses sapins, ses fêtes concourant à intensifier cette vraie atmosphère de Noël. »

Dans un autre cas, on relie ce désir d'intimité au retour au foyer :

« Si on m'offrait la possibilité d'un voyage à la lune contre des fêtes à la maison, sans hésiter, je choiserais le voyage le plus merveilleux qui puisse être : le retour à la maison. J'ornerais ce petit paradis, j'éveillerais notre maison par une musique de circonstance et après le réveil, j'y inviterais quelques personnes. Je ne voudrais pas que les gens envahissent ma demeure, y viennent faire du boucan. Je veux me réjouir avec eux, chanter s'ils le désirent, mais je tiens à faire du temps des fêtes un banquet presque familial. Je veux danser oui, chanter oui, mais avec ma famille. »

L'image du retour pourrait s'exprimer en une phrase : « Je pense que je dessinerais une vieille maison avec un chemin. » Nous venons de citer les évocations d'une maison retirée au fond d'un champ au bord de la mer et d'une maison réchauffée par un grand feu de foyer. Ces deux images reviennent souvent :

« Je laisserais entrevoir la chaleur du foyer familial avec des couleurs vives du temps des fêtes. »

Un autre texte souhaite « que le Noël soit un Noël de chaleur ». Comme dessin, on imagine une scène familiale :

« . . . une famille agenouillée auprès d'une crèche où sur chaque visage il nous serait possible de découvrir l'état d'âme du personnage. »

Nous voici donc devant un nouvel ensemble d'images où la crèche et la famille sont entremêlées :

« Un paysage d'hiver, une nuit étoilée, une crèche symbolique avec une famille autour. »

« Une crèche avec des petits enfants autour. Pas une crèche avec des moutons, parce que les petits enfants, on aime ça aller à l'église voir la crèche. »

Les personnages de la crèche nous ramènent une fois de plus à une remarquable convergence du symbolisme de la fête de Noël et ils l'expliquent en partie. Fête de l'enfance, d'une enfance réelle ou mythique, Noël suscite un désir de retour à l'origine qui semble au premier abord contradictoire avec la société d'où elle émerge et qui est une société tournée vers l'avenir et l'histoire.

Plusieurs symboles sollicitent une participation de l'univers cosmique à la fête : l'arbre, l'étoile, la neige, sont les médiateurs qui demeurent présents dans la ville, comme image ou comme réalité, mais les rêves qu'ils provoquent entraînent hors de la ville, vers les lieux de la vraie fête. Avant de tenter d'interpréter le sens de ces phénomènes, résumons les principales transformations du temps des fêtes.

ESSAI D'EXPLICATION DE LA FÊTE MODERNE

Noëls anciens et Noël moderne

Le temps des fêtes traditionnel se déroulait chaque année selon un modèle relativement simple dont un élément important était le rassemblement de la « parenté » :

« C'était la vraie vie de famille. Ces parents-là, on les voyait toujours un peu ; les frères et les sœurs de maman venaient veiller une fois de temps en temps, mais pour tous se réunir ensemble, ça prenait le Jour de l'An. »

Chaque membre marié de la famille manifestait son appartenance à la communauté familiale en offrant un repas auquel tous prenaient part. La préparation et la consommation d'une nourriture plus abondante et plus riche qu'à l'ordinaire était un aspect important de la fête. Une autre forme de participation était l'exécution de chants ou de danses : les parents venaient en grand nombre et la fête était animée.

Les souhaits du nouvel an tenaient compte du statut de chaque membre de la parenté et la bénédiction du chef de famille, demandée par l'aîné des enfants, confirmait des valeurs importantes de la communauté. En outre, ces deux coutumes s'étendaient à l'ensemble de la paroisse que l'on concevait comme une grande famille.

Le jour de Noël était plutôt une fête religieuse et les cadeaux, donnés seulement aux enfants, étaient moins importants que maintenant. De façon générale, ce jour s'effaçait devant les célébrations du Premier de l'An. De nos jours, les rassemblements de la parenté subsistent, même dans les villes, mais sont moins fréquents. L'une des causes est l'exiguïté des habitations. Les familles sont plus petites et l'on est moins nombreux à la fête. Les coutumes persistent mais elles ne sont plus vécues avec la même spontanéité. La contrainte de la tradition se fait parfois sentir et l'on voudrait s'en affranchir. De façon générale, le Jour de l'An, moment principal de la fête traditionnelle, prend moins de place dans les célébrations actuelles.

Parallèlement à cette transformation, la fête de Noël prend du relief, soutenue par une commercialisation poussée qui généralise la coutume de l'échange des cadeaux. En général, Noël est devenu une fête intime. Même si la célébration rassemble des personnes extérieures à la famille nucléaire, certaines activités concernant les préparatifs de la fête font prendre conscience d'une unité de la famille. Au sein de la fête elle-même, on peut distinguer trois moments importants : la messe de minuit, la distribution des cadeaux, le réveillon.

Bien que la période du temps des fêtes ait eu tendance à s'allonger, de multiples éléments continuent à ramener la pensée vers la fête et à entretenir l'attente d'un événement. Elle n'est cependant plus une période homogène. En général, on distingue les jours de fête des autres activités — les loisirs et le travail. Il y a un morcellement des activités au cours de cette période. En même temps, la fête prend la forme d'un déploiement toujours plus grand de décorations dans la ville et s'exprime par des mégaphones qui diffusent dans les rues et dans les magasins des musiques « de circonstance. » Les *mass media* puisent dans la fête les slogans et les images de leur publicité. Partout on célèbre la fête ; pourtant, on semble la vivre difficilement. Pour certains, ses différentes étapes : repas pris en commun, échange de cadeaux, cérémonie religieuse, font prendre conscience d'une union du groupe qui la vit, ce sentiment pouvant s'élargir en un sentiment plus universel. Plus fréquemment, cependant, nous observons une certaine insatisfaction et la conviction que la véritable fête est ailleurs. Nous tenterons d'expliquer ce phénomène en explicitant certains traits de la fête contemporaine.

D'après les témoignages que nous avons recueillis, deux éléments de la fête moderne retiennent l'attention : les cadeaux et la messe de minuit.

Sur les cadeaux est centrée l'attente de la surprise, de l'extraordinaire. Les préparatifs et la publicité qui les entoure intensifient ce sentiment d'attente qui est lui-même enraciné dans la mémoire de fêtes passées, dans des souvenirs d'enfance. La messe de minuit constitue la justification de la fête, maintenant que la plupart des autres traditions sont mortes. Elle soutient des croyances religieuses qui permettent une réactualisation d'un événement passé célébré universellement, ou bien elle entretient l'existence d'une imagerie plus ou moins folklorique et composite.

Si la distribution ou l'échange de cadeaux réfère à l'enfance, la cérémonie religieuse s'ouvre sur le passé par son caractère à la fois traditionnel et liturgique. Dans les deux cas, il y a un sentiment d'attente. Chacun de ces deux moments touche au monde du sacré : l'échange de cadeaux participe au sacré dont l'enfance est entourée ; la messe de minuit, en tant que cérémonie religieuse, plonge directement dans un monde sacré. C'est autour de ces éléments de la fête que s'élaborent des ensembles imaginaires ayant l'apparence de mythe et qui, pour la plupart, répondent au sentiment de nostalgie qui se mêle à la fête. Ces ensembles constitués autour des thèmes de l'enfance et du temps passé, nous les identifions comme le lien de la « vraie fête ». Nous avons décelé leur lien avec la messe de minuit ou la distribution des cadeaux, sans pouvoir dire si le rêve naissait du réel ou s'il était une activité compensatrice. Il est probable qu'entre les deux univers, la frontière soit mal délimitée et qu'ils vivent l'un de l'autre.

Quant au troisième moment, le réveillon, nous le mentionnons parce qu'il est une occasion de participation à la fête, bien que sous plusieurs rapports, il soit fort différent des deux autres moments. En général, si nous en croyons les témoignages recueillis, il donne lieu à beaucoup moins de rêverie : au contraire, on le mentionne souvent comme une réalité décevante en comparaison avec le réveillon traditionnel. Il est aussi moins lié au passé par des symboles : il exprime la fête dans ce qu'elle a de plus immédiat et de plus concret. Son caractère « sacré », enfin, est loin d'être évident.

Le Noël contemporain, en plus d'inciter à créer des univers imaginaires, provoque un regret ou une insatisfaction. Ce regret et cette insatisfaction prennent la forme de rationalisations qui s'expriment par un blâme soit de la commercialisation (allusions aux cadeaux), soit de la diminution du sentiment religieux (allusions à la messe de minuit). En imaginant une « fête fausse », on tente de redonner de l'éclat à la réalité. Une autre interprétation de ces attitudes serait d'y voir l'expression d'un certain sentiment de culpabilité lequel, entraînant une incapacité de rêver, devient la source de moralisations. Nous avons retrouvé toutes ces formes d'insatisfaction dans un même texte et nous avons fait l'hypothèse qu'elles étaient toutes des façons d'exprimer une même nostalgie de l'enfance.

La fête et les contradictions de la société

L'étude des symboles de la fête nous a constamment ramené à cette dernière signification : celle de l'enfance. Une phrase qui revient fréquemment dans les textes ou dans les entrevues, exprime le souhait d'aller à la messe de minuit en carriole. Nous avons noté que la carriole fait figure de berceau et nous avons rappelé qu'elle peut aussi signifier le retour à la mère. Les deux ensembles de rêves, retour au passé et retour à l'enfance, se superposent constamment.

Considérant seulement la fête de Noël, nous pouvons expliquer pourquoi elle incite à des regrets de l'enfance. Les coutumes qui y sont rattachées convergent autour du thème de l'enfance. La représentation de la crèche, nous l'avons vu, se prête à des comparaisons avec la famille. La distribution des cadeaux et l'arbre de Noël polarisent l'imagination vers les souvenirs d'enfance : l'attente de l'extraordinaire est associée à ces moments et l'arbre de Noël en demeure un signe fascinant. Quant aux descriptions du temps passé, leur symbolisme permet de l'expliquer de la même manière : association du passé et de l'enfance ou association par l'intermédiaire de certaines images.

Cette interprétation, cependant, n'est pas suffisante car elle n'explique pas pourquoi la plupart des fêtes vécues en milieu rural ou selon le modèle traditionnel n'amènent pas la même déception, ni pourquoi on oppose des éléments du temps passé à la vie moderne. Nous nous sommes demandé qui est-ce que l'on regrette de l'enfance et du temps passé qui pourrait, par delà la signification psychologique, nous apprendre quelque chose de la fête moderne et de la société. Si nous pouvons répondre à cette question, il nous semble que nous pourrions établir en quoi la fête demeure un phénomène significatif dans la société.

Rappelons que la fête moderne est constituée de comportements réels et d'ensembles imaginaires qui y correspondent. Il ne s'agit pas de reflets du réel mais d'un monde qui est lié au monde réel et qui est en interaction avec les conduites empiriques. Ces deux aspects ne peuvent être compris séparément car le rêve semble naître de la discontinuité des conduites empiriques (concernant la fête) et il tend à relier les conduites par des symboles, à recréer à sa façon une fête rêvée qui est la projection d'un âge d'or associé à l'enfance. Dans ce dialogue entre l'imaginaire et le réel vécu par l'homme moderne au moment de la fête, s'effectue une prise de conscience de certains traits de la société, de sorte que la fête devient une vivante mise en relief des contradictions de la société qui, de façon habituelle, demeurent imprécises.

Une première contradiction ressentie au moment de la fête est l'opposition entre la technique et le sacré. Ceci nous est apparu dans les témoignages où l'on perçoit le désir d'une participation de l'univers cosmique

à la fête par l'intermédiaire des symboles de l'arbre, de l'étoile et de la neige. Or, ces symboles font dériver la fête hors de la ville. Nous pouvons voir là une première expression de l'opposition dont nous parlons.

Nous venons de rappeler aussi que la fête touche au sacré par deux moments importants qui sont l'échange des cadeaux et la messe de minuit. C'est dans le premier cas que l'opposition entre le sacré et la technique se manifeste le mieux. L'achat d'un cadeau, en effet, est comme un moyen terme entre un monde économique et un monde où des valeurs affectives sont en cause, et qui est en relation avec le sacré de l'enfance. Le sujet des cadeaux et de la commercialisation de la fête est à l'origine des plus vives réactions. Ces réactions s'expriment par la critique d'une société où priment les valeurs économique. Elles font prendre conscience, de façon plus aiguë, de l'abrutissement des formes de publicité. La critique d'un point particulier peut se généraliser. Elle en arrive à s'exprimer par le rêve d'une société ancienne.

L'opposition entre la technique et le sacré était implicite dans plusieurs des rêves et des critiques moralisatrices que nous avons relevés dans les témoignages de notre enquête. Nous la trouvons explicitée entre termes concrets dans un billet publié dans *Le Devoir* à la veille de Noël 1964 :

« Quand nous étions enfants, il n'y avait ni radio, ni télévision. C'est-à-dire que Noël apparaissait alors vraiment plus ce qu'il doit être qu'en cette assommante ère de transports rapides, de moyens de communications de masse qui nous abrutissent de leurs annonces commerciales. »¹

Ces affirmations éclairent d'une lumière très nette les termes de l'opposition. Ce sont des airs de Noël diffusés par les machines pour fins commerciales qui ont conduit l'auteur à cette critique, puis à une évocation des fêtes de son enfance dans un monde demeuré traditionnel.

Un autre trait de la société moderne mis en lumière par la fête, est la division de la vie de l'individu entre des univers sociaux différents et souvent imperméables les uns aux autres.² Ce qui devient ostensible dans la fête, c'est l'irréductibilité de la vie publique et de la vie privée. La fête envahissant l'un et l'autre de ces univers et se morcelant dans les conduites, l'homme qui la vit devient conscient de cette division.

En définitive, l'aspect collectif de la fête est constitué seulement de contacts plus ou moins impersonnels et discontinus, par l'intermédiaire des agents de communication de masse, avec la foule rencontrée à l'occasion des achats de cadeaux ou à l'occasion des cérémonies religieuses. Or, nos textes et nos entrevues révèlent que ces contacts font naître à la fois

¹ « Les fêtes au temps de notre enfance », *Le Devoir*, 24 décembre 1964.

² Fernand DUMONT, « Genèse et signification des univers sociaux contemporains », *Éducation des adultes*, 12, Montréal, 1962, 4-18.

l'espoir d'une fête véritable et un sentiment de solitude et de non-participation. Le billet que nous venons de citer exprime bien ce sentiment :

« Les passants hâtent le pas, emmitoufflés, n'osent même pas relever la tête, encore moins s'arrêter devant les vitrines décorées, et semblent ignorer les airs qu'on dit de Noël, que transmettent les hauts-parleurs . . . »

« Dans la petite ville où je me trouve en cette fin de décembre, j'ai tout à coup l'impression d'être isolé, perdu, terriblement seul, comme coupé de tout ce à quoi je tiens . . . »¹

Le décor physique, dans cette conjoncture, prend beaucoup d'importance. Si certains se satisfont du spectacle, à d'autres il ne suffit pas. On se dit que :

« . . . les gens ne sont pas heureux ; ils ne cadrent pas avec le décor. »²

Le jour même de la fête, le contraste se fait à nouveau sentir entre les deux univers, le privé et le public. On est peu de monde à une fête :

« Noël diffère peu, trop peu, du va-et-vient coutumier et des habitudes journalières. »

Ici encore, le décor entretient le désir de la fête qu'on imagine ailleurs, à la campagne, dans l'enfance ou le temps passé.

« Tout de même, on a l'arbre de Noël et on fait jouer des disques. »

On regrette alors les rassemblements des fêtes anciennes ou on imagine une fête où il y aurait beaucoup de monde et où l'on chanterait. La fête fait prendre conscience d'un désir de participation à une communauté.

Cette fête particulière, avec sa mythologie de l'enfance et de la famille, nous semble exprimer, par les proportions qu'elle prend, une tentative de hausser la vie privée à un niveau où ces valeurs deviendraient des absolus. Elle peut alors révéler une force de repli sur soi, un refuge. Elle peut aussi faire prendre conscience, grâce à une participation plus intense à une communauté restreinte, de certaines valeurs à réaliser dans la société, d'une fête à vivre tous les jours. Nous voyons alors cette « mythologie de l'enfance » prendre une signification nouvelle, qui rapproche la fête de la poésie telle que nous l'avons définie. À ce titre, on peut y lire non plus la critique d'une société mais le désir non réalisé de participer à une totalité dont nous avons décelé les composantes cosmiques et sociales. L'enfance vient répondre à un besoin d'unité devant les discontinuités des actions et de la temporalité modernes. Par ce retour à l'origine, la totalité redevient symboliquement accessible. Mircéa Éliade a souligné le fait que, dans la société traditionnelle, les retours à l'origine étaient collectifs et

¹ « Les fêtes au temps de notre enfance », *loc. cit.*

² Cette citation et les deux suivantes sont tirées des témoignages recueillis durant notre enquête.

que la psychanalyse rétablit par ses techniques la possibilité d'un retour individuel au temps de l'origine.¹

La fête que nous avons étudiée semble offrir l'occasion d'un tel retour qui, sans être collectif, est suscité par la collectivité. Ceci ne doit pas nous masquer les traits négatifs du phénomène réel : vaste opération commerciale qui reflète une société régie par des impératifs de consommation ; à d'autres niveaux, occasion de régression à des conduites infantiles. Mais puisqu'il s'agit d'un phénomène à faces multiples, nous voudrions en regarder les orientations positives. Ces rêves d'enfance ou du passé n'expriment pas seulement une insatisfaction, une critique de la société et un désir de participer à une totalité. Ils peuvent aussi exercer une influence dynamique sur les conduites. Arrêtons-nous à ce dernier aspect de la fête moderne en revenant sur un de ses éléments importants : le cadeau.

Dans notre société où les lois économiques règlent les rapports entre les hommes, où l'on obéit à une logique de l'utile, il est probable que le caractère économique de la fête n'échappe pas à ces lois. Mais les rêves élaborés par les hommes, s'ils sont exploités par les marchands, engendrent des comportements qui ne sont pas des actes ayant une dimension purement économique. Dans cette grande foire qu'est la fête moderne, nous observerons souvent un effort conscient pour retrouver le sens du cadeau. À côté de situations extrêmes où l'on échange de l'argent (ce qui fait regretter le temps des surprises), il y a un désir de faire du cadeau quelque chose de personnel, à la fois de la part de celui qui l'offre et de la part de celui qui le reçoit. On retrouve les composantes du don tel que Marcel Mauss les décrit chez des peuples traditionnels,² avec cette différence essentielle que les aspects personnels du cadeau sont ici voulus non par la société mais par l'individu. C'est en revenant sur lui-même que l'homme moderne cherche à faire de ce geste quelque chose qui dépasse un échange économique, qu'il cherche à faire de l'objet offert un don personnel ayant des valeurs non-économiques.³ Mais la distance demeure grande entre la fête et la société.⁴

¹ « Au xx^e siècle, l'étude scientifique des commencements a pris une autre direction. Pour la psychanalyse par exemple, le vrai primordial est le primordial humain, la première enfance. L'enfant vit dans un temps mythique, paradisiaque. » Mircea ÉLIADÉ, *Aspects du mythe*, 97.

² Marcel MAUSS, « Essai sur le don », *Sociologie et Anthropologie*, Paris, P. U. F., 145-279.

³ Extrait d'une entrevue : « Le cadeau, c'est un signe et ça en prend des signes parce qu'on peut quand même pas désigner tous nos sentiments à un moment donné... Moi, je pense que le plus beau cadeau qu'il y a à faire pendant ces jours-là, c'est d'être capable d'avoir une présence très intense aux gens qu'on va rencontrer à ce moment-là, soit les amis intimes ou même n'importe qui, mais être dedans, être très présent à ces gens-là d'une façon ou d'une autre. »

⁴ Extrait d'une entrevue : « Les gens qui ont un commerce, ils sont heureux de cette période-là parce qu'ils vont vendre plus ; je trouve que c'est mesquin... Peut-être que je suis trop idéaliste mais je ne sens pas la joie qu'il devrait y avoir ; la joie consiste peut-être dans la fraternité qu'on essaie de mettre dans tout ce qu'on fait. »

Nous avons noté qu'on accorde relativement peu d'importance au réveillon. Néanmoins, plusieurs de nos témoignages dans lesquels la fête apparaît moins tournée vers le rêve et le passé et plus près du réel, soulignent un trait commun : la recherche du sens d'un repas pris en commun, avec des gens que l'on aime.

« Une fête, c'est quelqu'un, des amis avec qui on s'entend, qui viennent te voir ; que ce soit une ou deux personnes, ça peut toujours être une fête . . . ça dépend comment on la prépare. En faisant quelque chose de spécial, on peut créer quelque chose, une fête. »

Pour celui qui cherche le sens de ses actes, la messe de Noël peut être aussi recherche du sens religieux de la fête et participation à son mystère :

« Il faut redonner un véritable contenu à Noël, au jour de la naissance du Christ ; par exemple, je conçois facilement que la nuit de Noël soit une nuit familiale, c'est-à-dire que l'esprit de pauvreté apparaisse dans les réjouissances à ce moment-là. Que l'atmosphère de paix, la paix joyeuse disons, soit la chose la plus présente aux réjouissances de Noël . . . »

Au terme de cette explication, nous retrouvons au sein même du vécu la recherche du sens de la fête moderne qui était notre préoccupation initiale. Si la fête demeure une réalité toujours significative de la société, il n'en reste pas moins qu'elle diffère de la fête traditionnelle. Elle n'est plus l'expression d'un temps mythique, du temps du rêve, mais elle fait naître le rêve ; elle intègre une dialectique entre les conduites et un monde imaginaire qui est proposé par les *mass media* et nourri par les expériences et les souvenirs personnels. La fête « réelle » et la fête rêvée ne sont pas deux phénomènes différents ; elles sont liées l'une à l'autre et doivent être comprises en regard l'une de l'autre.

Cette interaction entre la fête réelle et la fête rêvée constitue une vivante illustration des contradictions de la société. Ce que nous appelons la fête rêvée n'est pas un reflet du réel. Elle est à la fois une compensation au réel et une réponse à un besoin d'unifier des actions discontinues. Elle pourrait aussi, comme nous l'avons noté en dernier lieu, conduire à une transformation de la réalité.

Les différents aspects de la fête nous semblent correspondre à ce que nous avons dit de la poésie : compensation ou évasion, recherche du sens et de la cohérence du monde, tentative de transformer le réel en puisant aux sources d'une enfance devenue mythique. La fête ferait alors partie de cette poésie qui est recherche, non pas au niveau du langage, mais au niveau de la vie même. Dans la société ancienne, les hommes participaient à un mythe collectif ou commentaient le monde avec des dictons ou des chansons. Tous étaient plus ou moins poètes. Il y aurait lieu d'inven-

torier davantage tout ce qui, dans la vie moderne, accompagne les actions souvent monotones et les poétise.

Denise LEMIEUX

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*